Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 20 (1952)
Heft: 2

Artikel: L'enlèvement de Ganymède
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-567786

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'enlèvement de Ganymède

De la montagne qui clôt le fond de la vallée, descend vers la plaine un ruisseau. Par des alternances de tumulte et de calme, entre des rocs, des sables et des bois, il s'en va jusqu'aux champs dont il entretient la fraîcheur. Mais, avant de s'y perdre, il tourne autour d'un coteau: l'endroit, ombragé de platanes, invite le voyageur, aveuglé de poussière, au repos. Depuis longtemps, la famille de Ganymède possédait en ce lieu une ferme dont la façade, couverte en tuiles, longue et basse, regardait la rivière. Deux ailes encadraient une cour que fermait l'escarpement du coteau. D'un côté se trouvaient les communs, le cellier, la bergerie, la cave où l'on conservait l'huile; de l'autre, la cuisine et les logis d'esclaves. L'aïeul de Ganymède, ruiné par la guerre, s'était retiré là. Comme il était encore actif, il transforma la maison en auberge. Il installa des bancs autour de la fontaine qui coulait à l'ombre d'un platane dont le tronc dressait au dessus de la cour un monde protecteur de branches, de nids et de feuilles: il aménagea des chambres où des voyageurs que surprenait le soir aimaient à passer la nuit. Quelquefois, des jeunes gens de la ville venaient boire et chanter. Il y avait toujours du vin dans la cave, des fruits dans le jardin, des noix, des raisins et des figues dans la resserre. La cuisinier saignait un poulet qu'il grillait sur la braise ou tirait du vivier une truite qu'il bourrait de fenouil avant de la flamber. La cuisine était simple et savoureuse, l'hospitalité tranquille. L'auberge eut du renom. On y venait d'Athènes pour admirer les reflets de marbre et d'antimoine dont se paraient les monts au crépuscule. Des philosophes se plurent à y mener leurs élèves; ils la nommèrent l'Académie du platane.

Lycidas eut de Cléone, sa femme, deux enfants. Une fille leur naquit moins de six mois après les épousailles. Puis leur lit demeura quelque vingt ans stérile; ce ne fut qu'après le mariage d'Hélène que Ganymède vint au monde. Son père avait alors quarante-cinq ans, sa mère trente-neuf. Jeune, Lycidas avait passé pour beau: mais avec l'âge, son teint s'était boucané, son cou avait épaissi. Cléone, elle, avait conservé sa grâce. Ses cheveux qui avaient blanchi de bonne heure, caressaient de leurs sages ailes un front ovale, haut et sérieux. Elle avait l'inflexible obstination des doux, et, sans qu'on le vît, c'était elle qui dirigeait la maison.

Ganymède fut conçu par une nuit d'été. Après la chaleur irritante du jour, le soir répandait une fraîcheur embaumée qui détendait les nerfs. Le fort Lycidas et la sérieuse Cléone s'aimèrent comme ils l'avaient fait tant de fois. Mais, soit que Cléone s'abandonnât mieux, soit que Lycidas la pénétrât plus complètement, leur étreinte engendra ce soir-là Ganymède.

Il naquit en pleurant. Il avait des dents, des cheveux et, gros pour un nouveau-né, il fit souffrir sa mère. Cléone, son visage de femme mûre creusé par la douleur, se raidit pour accoucher. Quand tout fut fini, Lycidas entra dans la chambre de son épouse qu'il baisa su front. Puis, tirant l'enfant des bras de la servante, il le brandit au dessus de sa tête. «Par Zeus, s'écria-t-il, Cléone, ma chère, c'est un garçon que tu m'as fait. Un beau garçon, que les Dieux en soient loués.» Ganymède fut choyé

comme le fils unique de parents déjà vieux. Cléone se penchait vers lui avec une indulgence qu'elle n'avait pas pour les enfants d'Hélène.

Artistippe et sa femme qui avaient compté sur l'héritage, haïrent Ganymède; et bien qu'à l'âge d'un an, celui-ci fût déjà fort, son oncle et sa tante l'accablaient de prédictions sinistres. Ils s'assuraient entre eux que Ganymède louchait, que l'une de ses jambes était plus courte que l'autre, qu'il n'arriverait jamais à parler. Ils n'osaient rien en dire à leurs parents, qui, ravis d'admiration pour ce fils tard venu, s'en seraient fâchés. Mais chaque fois qu'ils allaient à l'Académie du Platane, ils semaient leurs propos de sous-entendus, de coups d'oeil attristés, de comparaisons perfides.

Le bassin d'Hélène qui était charpentée comme un bastion, s'enflait et se vidait avec la régularité d'une marée. Aristippe, plus velu qu'un satyre, en portait les attributs. Sa femme ne lui suffisant pas, il poussait ses esclaves au mur chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Hélène le lui reprochait plus par acquit de conscience que par jalousie, car ses grossesses et le soin de ses enfants l'absorbaient assez. Contente d'avoir son dû, elle se souciait peu de satisfaire tous les besoins de son mari. Le ménage était en somme heureux. La marmaille jouait, riait, pleurait dans la cour qu'elle emplissait de cris. Les garçons, turbulents, se battaient; les filles, menteuses et jalouses, se griffaient en jouant à la poupée. Le père distribuait des taloches au retour de sa journée de travail. Ce peuple qui tous les trois ans, grossissait de deux unités, était sain, divers, un peu grossier. On ne pleurait guère ceux qui mouraient en bas âge; les autres s'élevaient tant bien que mal, ânnonant le grec sous la férule d'un pédagogue.

Ganymède au contraire était entouré de soins tendres. Enfant du retour de l'amour, il était précieux à ses parents comme le fruit d'une bénédiction miraculeuse. Il se mêla peu aux garçons du voisinage. Mais, dès qu'il fut en âge de lire, sa figure vive, les promesses d'intelligence et de beauté qu'il donnait, attirèrent l'attention des vieillards qui fréquentaient l'auberge. Ils le caressaient, le taquinaient, lui donnaient des frindises. L'un d'eux, que son renom n'avait pas enrichi, offrit à Lycidas d'enseigner son fils s'il voulait lui assurer le vivre et le couvert. C'était un homme à l'ancienne, sobre et content de peu. Il allait pieds-nus car il aimait, disait-il, à sentir le contact du sol qui assure la constance de l'équilibre et la pondération de l'esprit. Il était chauve, avait le nez rond, les yeux gros, l'air d'un Silène affable; mais la barbe qui déferlait de sa bouche avait une bienveillante majesté qui l'apparentait aux Dieux.

Callicrate instruisit Ganymède en se promenant avec lui. Ils s'affectionnèrent l'un à l'autre; et ce fut un spectacle digne de l'âge d'or que cet enfant qui, soit assis sur une pierre, soit la main à la hanche et s'appuyant sur un bâton, buvait la sagesse que Callicrate, de sa barbe de fleuve, lui versait en plaisants apologues, en invocations poétiques, en ingénieux symboles.

Le maître combattit chez son élève la tendance qui le portait a s'isoler des autres enfants. Il l'encouragea à lutter, grimper aux arbres, nager en leur compagnie. Un flot de sève rougit les pommettes et réchauffa la coeur de Ganymède qui apprit ainsi à le juger mieux que la faiblesse de ses parents ne l'eût incliné à le faire.

Après la naissance de son fils, Cléone vieillît vite. Elle s'extasiait de voir Ganymède croître à mesure qu'elle se courbait davantage vers la terre où demain reposeraient ses os. Elle regardait l'enfant avec une insatiable tendresse, comme si elle avait voulu emporter au delà du Styx, dont elle sentait l'approche, l'image qui continuerait de parer le jour après elle. Ses yeux s'humectaient de pleurs qu'elle essayait en vain de refouler; chaque soir elle s'approchait silencieusement de Ganymède endormi pour poser sur sa tempe un baiser maladroit, timide et touchant de vieille mère.

Lycidas nourrissait de vastes espoirs. Il voyait son fils haranguer les foules qu'il apaisait de la parole ou du geste, détenteur de la magie qui conquiert les honneurs. Il le souhaitait quelquefois poète ou dramaturge car son front pur, sa bouche sensible paraissaient le destiner à distiller un miel dont la saveur réjouirait les générations.

Mais ces rêves lui donnaient moins de joie que le spectacle de son enfant dont les jeux de douze ans se paraient d'une grâce toujours neuve.

Cléone partit la première. Depuis quelque temps, elle ne dominait plus ses nerfs. Troublée de songes et d'inquiétudes, le moindre présage l'accablait. Elle imaginait Ganymède ravi par une bête ou broyé par la chute d'un arbre. Tout lui était sujet de frayeur. Elle hésitait à sortir, comme si l'univers fourmillait de périls dont les murs familiers seuls la protégeraient. La mort qu'elle sentait rôder n'avait marqué d'autre victime qu'elle; mais son coeur affectueux n'en redoutait la menace que pour ceux qui lui étaient chers. Elle fit venir son fils à son chevet, le couvrit de baisers et de larmes. L'enfant, qui avait alors treize ans, s'efforça de contenir son émotion. Mais le pressentiment du vide que la mort de Cléone allait creuser dans son coeur lui serrait la gorge. On voulut l'éloigner. A la faveur de la nuit, il se glissa dans la chambre de la mourante et quand, au petit jour, Lycidas y entra, il trouva Ganymède endormi contre la joue déjà glacée de sa mère.

Callicrate essaya de le consoler. Il lui dépeignit le séjour des bienheureux où Cléone reposait sans cesser de veiller sur son fils. Les mois passèrent, puis les années; et dans le souvenir de Ganymède, l'image de Cléone rayonnait d'une lumierè infiniment triste et tendre.

Veuf, Lydidas se mit à boire. Il négligeait l'auberge; la vaisselle sale traînait sur les tables, les escabeaux boitaient et des chiens que nul ne chassait plus, se couchaient dans les coins de la cour à l'affut d'un relief. L'enfant, inquiet des signes de décadence qu'il notait sans en comprendre les raisons, se sentait parfois triste. Il attribuait l'incertitude croissante de sa fortune à la disparition de sa mère dont la robe ni le sein ne le protégeaient plus de leurs plis affectueux. Pourtant, sous le platane, qui continuait de s'étendre, la fontaine coulait toujours, symbole d'une fraîcheur éternellement gratuite. Ganymède s'asseyait sur les racines de l'arbre auprès de Callicrate dont la vue peu à peu faiblissait. La maître marchait à tâtons, la figure tournée vers le ciel, la main posée sur l'épaule de son élève. Comme la lumière du soleil, la beauté de Ganymède lui apparaissait à travers un voile; elles se confondaient pour baigner la cécité du vieillard d'une luminosité abstraite qu'aucune forme ne rompait. L'enfant ne savait pas encore s'admirer; la complaisance qu'il inspirait l'accompagnait d'un sillage bienheureux dont il ne pouvait apprécier

l'insolite. En se mirant à la fontaine, il demandait à Callicrate: «Crois-tu, maître chéri, que les Dieux m'aimeront?» — «Ils t'aimeront selon que tu les aimeras.

«Les Dieux, Ganymède, sont ce que nous les faisons. Zeus aime ceux qui sont forts, Aphrodite ceux qui sont beaux. Mais ils ne donnent point la force au faible, la droiture au bancal. Sois fort, sage, habile et beau: Zeus, Athéna, Aphrodite, Hermès te seront favorables. Nous servons le festin de l'Olympe; nous versons aux Dieux le vin dont ils s'enivrent, celui qui les déchaîne, celui qui les endort. Nous sommes le spectacle des Dieux: ils applaudissent le bon mime, lapident le mauvais. Nos actes sont ce qui donne un sens au réel qu'ils nourissent de mythes et de symboles. Les Dieux t'applaudiront avant même que tu ouvres la bouche parce que tu es beau. Crains plutôt qu'ils ne t'aiment trop et que pour soustraire ta beauté aux chances de l'action, ils ne t'arrachent prématurément à la terre.»

Et Callicrate contait à Ganymède l'histoire de Léda qui, assise au bord d'un fleuve, vit venir a elle un cygne dont les pattes humides palpèrent son ventre blanc et, dont, avant qu'elle eut le temps d'y penser, elle pondit les Gémeaux. Europe était ravie par un taureau dont elle enguirlandait les cornes tandis qu'il la léchait de sa chaude langue amoureuse. Danaé, les cheveux épars, pâmée au fond de son alcôve, recevait la pluie d'or entre ses longues cuisses. Aux questions de Ganymède, Callicrate répondait que le Roi de l'Olympe prenait forme pour aimer les mortelles car nulle sans périr n'aurait pu soutenir son regard. L'entremise est indispensable à la puissance; Hermès, aussi nécessaire aux Dieux qu'aux hommes, patronne le commerce. Zeus jouit des créatures; mais le toucher du Dieu les immortalise. Ganymède passait ses doigts entre ses boucles noires: suivait de l'index le double arceau de ses sourcils, la ligne de son nez, la ciselure de ses lèvres. Il se demandait si sous le secret d'une forme sensible, quelque divinité un jour ne le solliciterait pas. Il pria Callicrate de lui dire comment il reconnaîtrait Zeus si d'aventure celui-ci se déguisait pour l'aborder. «Je ne sais, répondit, le vieillard: peut-être à sa taille; peut-être à sa hardiesse. Mais plus qu'aux apparences, c'est à ton coeur que tu devras te fier: lui seul justifie l'embrassement de la bête au fond de laquelle est le Dieu.

Callicrate déclina. Ganymède ne quittait plus son maître, dont il recueillait les moindres paroles. A la tombée du jour, il guidait le vieillard vers un endroit que celui-ci aimait. C'était une faible éminence que couronnait un olivier. Des blocs de marbre où l'on déchiffrait des inscriptions, des fragments de divinités luisaient entre les herbes sous l'ombre fine de l'arbre domestique. Callicrate s'asseyait sur les pierres encore tièdes de la chaleur du jour et, prenant dans les siennes les mains de Ganymède, l'invitait à décrire ce qu'il voyait, l'enfant dénombrait les collines, les champs, les ruisseaux, les chemins, et le vieillard lui disait: «Oui, rien n'a changé. Pourtant le paysage est moins beau que le souvenir que l'en garde. Là, nous nous sommes promenés; ici nous avons lavé nos pieds dans l'eau de la rivière; en cet endroit, je t'ai raconté la fable de Daphné. La nature ressemble aux Dieux, Ganymède; elle sera ce que tu voudras qu'elle soit: une marâtre ou une amie, un désert ou un asile.»

Callicrate mourut par un soir si pur que sa limpidité semblait aspirer

cette âme au dessus du corps dont elle était l'otage. Il s'appuya contre le platane, murmurant. «Je ne veux pas que tu me pleures. Tu placeras mon corps sous l'olivier que j'aime; et bien que mes restes doivent retourner à l'universelle fertilité, ils sauront se réjouir quand à travers le sol où ils reposeront, ils sentiront, Ganymède, la pression de ta jeune foulée. Mon souffle ve rejoindre celui de Cléone aux enfers. Mais pendant qu'il reste encore ici attaché, je veux toucher ces formes que j'ai ornées avec un si religieux amour». Et, d'une tremblante caresse, Callicrate retraca sur le corps de Ganymède la courbe de sa joue, de sa nuque et de son épaule, le bombement de sa poitrine, le creusement de ses reins, le galbe de ses jambes; puis il posa ses mains sur les cheveux de l'enfant d'où elles retombèrent au sein de l'éternité.

A partir de ce moment, Ganymède fut seul. Lycidas, saoûl presque tous les soirs, pleurait des larmes au souvenir de sa femme. La clientèle s'avilit. On vit à l'auberge des mauvais garçons, des courtisanes, des joueurs et des débauchés. Autour du platane qui avait ombragé la mort de Callicrate, on entendait le choc des dés, des jurements et des bruits de rixe. Des marchés se concluaient à voix basse entre de riches commerçants et des prostituées, entre des hermaphrodites et des vieillards honteux. Ganymède se retirait autant qu'il le pouvait. Il dissimulait son visage noble encore des enseignements de Callicrate, par crainte de le souiller en l'exposant à tant de regards indignes.

Bien que déjà formé, il était resté chaste. Ses désirs ne s'étaient point fixés; il ignorait cette condensation qui fait jaillir l'essence au coeur d'une cible pour la percer d'une brûlante flèche, plus féconde qu'un rayon, plus nourricière qu'un lait. A quinze ans, Ganymède aimait l'humanité. Il rêvait sous l'olivier où reposait son maître, à des passions, nobles et vagues. Mais en se retirant insatisfait, le désir lui laissait un serrement de gorge. La nuit, poursuivi par les songes, il rejetait ses couvertures pour se délivrer de l'oppression qui entravait son sommeil. Il se tournait sur la couche pour échapper à tout ce qui le sollicitait, la tiédeur des draps, la caressante flexibilité de son propre corps. Mais hors de sa conscience, sa taille inventait le bras où elle désirait ployer, ses reins la force dont ils appelaient les profonds coups de sonde. Il se réveillait au terme d'un cauchemar qui le faisait défaillit et sentait couler le long de ses cuisses des larmes qu'il n'osait essuyer. Ou bien, dans la chaleur de l'étuve, il s'attardait à faire onduler contre sa peau le sinueux massage de l'eau qui assiégeait son corps d'inquiétantes et délicieuses prémonitions.

(à suivre)

Lettre ouverte à Daniel

à propos de «Sens interdit» de P. Reboux

Mon cher Daniel,

Dans le dernier No de cette Revue, j'ai lu avec le plus vif intérêt votre article sur le dernier livre de Paul Reboux: «Sens interdit».